

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 20

Artikel: Pudeur patriotique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210410>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA.

Se son tzi lo vezin, ne vignon pa por no; cé por lé zarico. Nossé pa pouaire; savon prau que yé segni la petetion : *que su on tot bon patriote.*

ANNE-MARIE.

O cin nai fa rin ; von tzi lé patriote, tot comin tzi lé zôtro.

DANIEL FANTIN.

Ye fon don a ce pi que la graillâ, que tzi dessû lé crouyô è dessû lé bon.

ANNE-MARIE (*soupirant*).

Eh, mon Dieu ! ète possible din stû mondo ! — dion que son à la decréchon.

DANIEL FANTIN.

Dion la veretà dû que fon to a decrétré.

ANNE-MARIE.

Son zolâ au tzaté; non trovâ nion qué lo coché; lai yon prai dozé sâ d'aveinâ; lai yon bailli ne sé guéro dé coû per la titâ; l'on fé à sagni per to. Lo signèu qué à la vella a cuedi écrire nâ lêtra au generâ; que n'étaï pa on refratéro, que n'avai rin segni de brouillieri, que létai por lé cincé dû que nin dai min lû, et que to lo veladzo lai in dai; lo generâ na rin voilliû acuta, la pire de au vôleit dé tzambrâ quavai aportâ la lêtra, que failliaï deré à monsied que lai baillivé bin lo bon vépro è que voillion bin bairé à sa santâ; è pui sé son buetà ne sé guéro à trabliâ. Yo fon lé nâ viâ quon lè zôû bramâ du tzi no : la Djeanôton que baillé à medzi ai pudzené dau tzaté à éta d'obliedzi dé lé mena vaire lé pudzené è lé pindzon, yo lo to tiâ, lon fé on sacadzo, ô mon Dieu ! on ne sa que sé déré. Lon fé a chautâ la saraille de la cavâ, bai von, fon na viâ dé mézance.

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA.

Ah, lé baugro ! se yété pire lé en faré bin atan qué leur.

SCÈNE XI

Les précédents acteurs. *Toinon, âgé de 14 à 15 ans, fils de Piouta.*

TOINON.

Père ?

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA (*se relevant de terre où il était tombé*).

Vinte a ce bin mé ronâ lé ?

TOINON (*il rit*).

Nâ.

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA.

Vautô baïre on véro dé vin por lé féré foi. (*Toinon prend son verre et boit*). Toinon. Yô sonte sliju mobile ?

TOINON (*après avoir bu*).

Crayo que sin von.

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA.

Liâ te gran tin que lai son ?

TOINON.

Dû que vo zité saillai stu bon matin; finnaminté que vo zira fro dau veladzo; que yé dza oyû lo laborin; ne savé pas 'cin que ciré : su quedi alla dessû lo môti, è lé zé vu que vegnion avon lo tzemin dai Craisètté. Astou que son arrevâ sé son buetà à corrè dir lé méson, yo lon prai to cin que lon pâ impuégni. Lé féné bramâvon; leur trêzon lau sabro : voitivon per to, dézo lé gli; dézo lé trabié, au saïre to, au gardarobâ; prengnion lo pan, lo fremadzo, lé zabi, lé tzemisé. Non rin laïssi à nion.

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA.

Ah, lé baugro ! mon te prai ma cazacâ dé medzelannâ, quétai déconté la poirtâ ?

TOINON.

O, na; ne son pâ intrâ tzi no. Quan lé zé vû veni, mé su sondzi dé féré lo redan; yé buetà ma viglie cazacâ; lé zé roucanna; mon baigli dai coû dé pi au cû; mâ cin ne mé fazai rin; fezé adé lo pouro déveron noutrâ poirtâ. è ne

pa zintra porcin que dezé que niaivai rin tzi nô qué dai piouâ. (*Il rit et les paysans aussi.*)

DANIEL FANTIN.

Ma fai; lin on prau, nin voglion pa mé.

TOINON.

Lien a you dé stau compagnon que nô za bin fé à riré. Lé intrâ tzi Jaque à la Cussa; la roilli là féné, lé za tû aqueillai défro, è pui sé buetà à robâ to cin que la pû. Ne sé pa comin cin è zâlâ; létan à la queri me nonkliô lô municipau, è buenadrai dé dzin vegnion avodé lû. Lé zinfan saillivon dé lécoulà. Voiqué mon estafié qu'avai rimplia sé caztèzé, è pui l'avai tan buetà daffèré din sé tzocé que ne poyai pa sé rêmua. Tantia que l'a voliû martzi, èt voique latatze de sé tzocé qua rontû; è pui la laïssi tzairé na tzemize au père-gran, è ne sé guéro dé bâ à lonklie Toubie, è pui na malottâ dé burô que l'avai catzi din sé tzocé : tû lé zinfan sé son buetà à bramâ apré lû : lû sé-buetà à coré è lé zinfan apré lû, que criavon : kaka burô, kaka burô; yo stû compagnon avai nâ vergognâ, è fueyessai tan que médi poyai per lé véguié de la Rioûtâ, 'per lé Rapé tôtamon canqué au boû dé la Fivâ, è pui ne lon plue revû. (*Tous les paysans rient avec Toinon.*) A çâ'mé fô retornâ viâ, orâ que yé bin bu. — Atzivo à tû.

DANIEL FANTIN.

Adieu, tin adrai té tzocé, que l'attatze ne ronté pâ.

TOINON.

Ne fau pa apriandâ, né min dé malotta din mé tzocé; to cin qué dedin ne vau pa tzchaire. (*Il sort.*)

Pudeur patriotique.

La belle maison, de construction récente, abritant le « Restaurant lausannois », rue Haldimand, à Lausanne, occupe l'emplacement où se trouvait une construction misérable, qui jurait fort avec l'aspect du reste de la rue. Il y a un demi-siècle déjà, cette bicoque frappait désagréablement les regards des passants. Un étranger la considérait avec étonnement, en 1863.

— Qu'est-ce donc, demanda-t-il à un habitant du quartier, qu'est-ce que cette maison qu'on semble avoir religieusement respectée, malgré la reconstruction de toute la rue ?

N'osant avouer que les propriétaires n'avaient pas voulu s'arranger avec les constructeurs, le Lausannois répondit :

— Ça, c'est la maison qu'habitait J.-J. Rousseau lorsqu'il donnait des leçons de musique à Lausanne.

— Dans ce cas, riposta l'étranger, sa musique n'a pas été favorable à l'harmonie de votre quartier.

L'esprit chinois.

Un Vaudois, qui revient de Chine, nous écrit : « On dit les Français spirituels, et l'on a raison; mais écoutez les Chinois :

Ils comparent un prodige à une fusée.

Pour peindre une politesse affectée, ils disent que c'est « un bossu qui fait une courbette ».

Ils appellent un homme inoffensif et timide : un « tigre de papier ».

Ils disent d'un vantard : « C'est un rat tombé dans une balance et qui se pèse lui-même. »

A Lausanne, on dit des orgueilleux et des fats qu'ils montent sur le trottoir pour se regarder passer.

Devant le juge :

Le plaignant. — Monsieur le juge, je prends la liberté de vous faire remarquer que mon insulteur vient de nouveau de se servir à mon endroit du mot d'âne.

Le juge. — Qui vous dit qu'il vous visait ? Vous n'êtes pas ici le seul âne.

LE MEURTRE

COMME nous venions de terminer notre partie de piquet, Flambart s'écria :

— A propos, vous savez... Chose, le banquier, a cassé sa pipe...

— Non !

— Parfaitement ! Rupture d'anévrisme. Le temps de dire : « Ouf ! » Fini, raclé, nettoyé ! C'est effrayant de partir ainsi, sans même pouvoir dire bonsoir à la compagnie...

— Une belle mort, tout de même, exemple de souffrances, interrompit Lambert, l'ingénieur. La mort vraiment terrible est celle qu'on voit venir, la mort avec laquelle on entre en lutte, celle dont on sent l'étreinte inexorable se resserrer peu à peu. J'en parle en connaissance de cause. Je l'ai vue. Ses mains décharnées m'ont frôlé. Je l'ai vue, oui, comme je vous vois là... Et j'ai été lâche, lâche... Je me croyais fort, courageux, raisonnable... Et j'ai hurlé d'épouvante...

Lambert se recueillit un instant, puis :

C'est, il y a quelques années, à l'Usine électrique de X. que le drame s'est déroulé. J'étais chez moi, occupé à vérifier des plans. Soudain, la sonnerie du téléphone retentit. On m'appela de l'Usine pour examiner un interrupteur dont le fonctionnement laissait à désirer. Je pars aussitôt, suivi de mon chien, le brave *Zouzou*, qui, tout heureux de l'aubaine, gambadait éperdument autour de moi. C'était une belle après-midi de printemps; arbres en fleurs, nature en fête, allégresse générale, une de ces journées bénies qui vous font trouver la vie belle et désirable.

Arrivé à l'Usine, je confie *Zouzou* au contre-maître et sans plus tarder je descends dans le petit local affecté aux câbles conducteurs de courant, sous le tableau de distribution. Et quel courant ! 13,000 volts ! La foudre emmagasinée dans un espace de quelques mètres carrés. On sait comment on entre là. On ne sait jamais si l'on en sortira vivant. La moindre imprudence, le moindre geste peuvent avoir des conséquences fatales. Le court-circuit est là qui vous guette. Toucher aux conducteurs c'est déchaîner le feu céleste, provoquer l'irréversible catastrophe. Les ténèbres sont cruelles aux faiseurs de lumière. Et quand elles prennent leur revanche, malheur à ceux qu'elles ont choisis pour victime...

L'interrupteur, en effet, fonctionnait mal. J'm'efforçai de trouver le diagnostic, quand un joyeux aboi me fit brusquement me retourner. *Zouzou*, mon bon *Zouzou*, échappant à son gardien, bravant la consigne, venait de pénétrer dans le souterrain. Frétilant, quêtant du regard mes caresses, il se rapprochait, inconscient du danger.

J'eus aussitôt la vision de l'inférieure tragédie qui se préparait.

— Il va se rapprocher encore, pensai-je, et toucher, entrer en contact avec les conducteurs. Nous sommes perdus !

J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour les bêtes et *Zouzou* était pour moi un ami véritable. Mais en ce moment toute ma tendresse s'était évanouie, avait fait place à une haine féroce, implacable. Oh ! me défaire de cet animal de cette bête malfaisante dont l'affection stupide allait causer ma perte. Je songeai :

— Là-haut, sur la campagne en travail, le soleil déverse sa chaleur et sa joie. L'air chante dans les cœurs. La nature se réveille, la vie reprend ses droits. Toi, tu vas mourir...

Il faut avoir vécu ces instants-là pour en comprendre toute l'horreur. Mourir ! J'étais jeune, vigoureux, plein d'espoir. Et il fallait mourir ! Je me représentais les flammes jaillissant soudain de ces câbles inoffensifs en apparence et qui recélaient toutes les colères du ciel. Mourir ! Il fallait mourir ! Une révolte me saisit. Tout près, dans la salle aux machines, il y avait